

Rêves d'ailleurs, fragments d'ici

Septembre – Premiers roulis d'automne

La falaise retentit comme une corne de brume
C'est le foehn rhodanien qui s'ébroue
Il brûle la cervelle à certains, des maux de tête lancinants
Mais en moi, il fait vibrer une corde trop souvent silencieuse
Il m'apporte des parfums d'en-haut et de plus loin même
Et retient la pluie pour quelques heures, quelques jours encore

Partir avec lui serait doux, comme ces nuées d'oiseaux sombres
Il y a tant à faire là-bas, à voir, à entendre aussi
Les oiseaux tournoient, embrassent l'air de leurs petites ailes
Mes années de latin n'ont pas fait de moi un bon haruspice
Les prophètes de malheur se rassemblent
Ici le temps s'est figé, la grande horloge s'est arrêtée en mars
Les visages ont disparu, seuls les yeux parlent, questionnent et répondent
Mise en valeur du regard ou destitution des sourires
La foule des étudiants hurle autour de moi
Un vacarme plaisant et vulgaire, de plaintes et de rires

Mon esprit s'envole au détour d'une parole qui résonne
Le foehn l'emporte, avec les oiseaux, vers l'horizon
Tantôt vers les cimes qui écorchent les nuages,
Tantôt vers le miroir que fissurent grands vapeurs et petites barques
Le foehn est la frégate de mon âme,
Mais la falaise jalouse me retient
Plus tard, plus tard, me susurre-t-elle
Là-bas, ailleurs inconnu dont je suis nostalgique,
Là-bas, note des profondeurs, bémol mélancolique,
Pour mon jeune cœur qui bat la chamade,
Pour mon âme bohème, chantez votre ballade

Le quai est désert, mais l'express au départ
Plus de fumée, un bourdonnement électrique seulement
Vu d'ici, c'est un jouet de fer-blanc
Du ciel, c'est un orvet qui ondule aux côtés du Rhône
Où va-t-il ?
Genève ? Moscou ? Paris ?
Hameau tranquille ou fourmillante cité ?

Ne pars pas sans moi, je t'en supplie, ardent convoi
Où que tu ailles, Enfer ou Paradis
Ici, le jour est trop court, la lumière nous trahit
Et le robinet goutte
Baudelaire siphonne mon âme
La pluie joue du tambour sur les fenêtres sanguinolentes
Et le spleen carillonne en moi une danse macabre
L'érable voisin en perd ses feuilles
Le train s'en va
Les portes claquent comme un fouet, le spectre des diligences
Et lentement, au petit trot, au galop,
La rame éventre la falaise
C'était Genève ou Paris
Comme toi Blaise, je ne sais pas aller jusqu'au bout
Alors je me balance sur les plaintes du piano d'en bas
Et la craie, sur le tableau poudré, bat nerveusement la mesure

Je rêve d'horizons brûlants, d'un désert d'or plutôt que de silence
D'une oasis où je puisse désaltérer ma muse
Elle me bredouille de sa gorge sèche des banalités moqueuses
Je rêve d'un lac gelé aux confins de la Sibérie
Un lac où je puisse éteindre le buisson ardent de mes passions

Toutes les larmes du ciel n'y suffisent même pas
Et comme la vague des illusions, elles ne laissent à chaque fois
Que leur sel amer qui ronge les cœurs

Il neige

Non pas sur Liège, mais sur le collège

La nature revêt son manteau d'hermine

Elle adoucit les paysages et les mœurs

Pour les fêtes d'une année qui s'achève

Les étoiles brillent au ciel, à quelques fenêtres aussi

Il neige sur le tableau

Une couche de poudreuse sur laquelle glissent les craies colorées

x et y hésitent encore

Piste bleue, asymptote horizontale

Piste rouge, asymptote oblique

Piste noire enfin, une jolie quadratique

Les courbes sont harmonieuses, des serpentins prématurés

Il reste deux semaines, deux bougies au rond-point

La classe est paisible, dehors il fait blanc

Mon train n'est pas encore revenu

Les asymptotes dansent, se déhanchent

Et mes rêveries prennent la tangente

Un regard aiguillonne mes sens

Je dévale la pente de la quadratique

La croiser me donne l'impression d'avaler des braises

Cette chute est sans fin

Surgit l'envie d'une virée printanière ou d'une soirée d'été

Au bord de l'azur lémanique

Ou dans une prairie constellée de couleurs chatoyantes

Un ailleurs de roman

On devrait nous vacciner contre le bovarysme

La descente s'achève au bord de l'abscisse

Au-delà, l'infini

Le Rhône lézarde au soleil encore timide
Et la falaise couvre de son ombre mon papier
Au loin, l'autoroute mugit de toutes les existences qu'elle charrie
Les vaisseaux de l'asphalte processionnent
Comme eux, comme moi, un jeune bourdon cherche sa route
La voie d'une vie
La voix du cœur
La neige s'est retranchée aux cimes
Là-bas, de l'autre côté du fleuve,
La vigne se réveille, les vaches tondent les prés
Carte postale par le béton un peu écornée
La nature s'étire de toutes ses branches
Dans un buisson, un merle apprend sa partition
Il se trame une symphonie bucolique
Le printemps m'irradie de son ivresse et de sa musique

Mais l'oiseau a des ailes
Et la falaise me retient sous son filet d'arbres nus et pointus
Comme s'il fallait ne pas partir
Attendre que la fleur devienne fruit
Attendre le mot juste
En contrebas repose le cimetière
Une carte à ciel ouvert, où chaque croix marque un terminus
Ou un nouveau départ
C'est ici que le vieux capitaine de Baudelaire largue les amarres

On est bien sur ce banc, la vie sous vos yeux s'écoule
Au loin se détachent les montagnes du voisin vaudois
On sommeille, on voudrait se réveiller dans très longtemps
Quand la *masque-arade* aura fait son temps
Ou alors saisir l'instant qui file entre les doigts
Cinq heures sonnent au clocher
Et le train est aux abonnés absents

La sonnerie est en congé
Une extinction de voix – le grand âge
Mais le train, enfin s'annonce en gare
Un long sifflet plaintif
Il est à l'heure, ou alors ma montre retarde
Les freins grincent, on scie mes tympans
D'où revient ce convoi, badigeonné de poussière et de suie ?
Qu'apporte-t-il cette fois à mes pensées volcaniques ?
Il reste désespérément muet
Mais que se passe-t-il là-bas ? Reste-t-il un là-bas ?
Il ne reste plus que la grammaire allemande
Les prépositions m'amènent aux quatre coins du monde
Mais non pas là-bas, ni même là-haut
Comme toi, Ulysse, j'échoue sur d'amers rivages
J'écris avec mes larmes le désir de ma propre Ithaque,
Car l'encrier de ma pensée est presque vide
Et le robinet goutte
Sur chacune de ses perles, j'attache une idée
Les idées sont libres, plus libres que les mots
Les miennes déraillent au parfum d'une fleur
L'amour bourgeonne
Et partout, partout, la verdure claironne

Mon esprit est un alambic où fermente ma plume,
Un tamis qui ressasse le limon de mes sentiments
Mais souvent, l'effervescence des émotions accouche du néant
Elle ne distille dans les veines de ma main qu'une crampe létale
Comme un lys où faneraient toutes les pétales

Est-ce le tocsin qui retentit ?
Notre-Dame brûle-t-elle à nouveau ?
Couronne-t-on quelque prochain virus ?
Non, Ami, l'heure du départ est arrivée
Un soleil de mai joue avec les stores entrebâillés
Les cloches sonnent le printemps,
La nature nous appelle, inlassablement,
À grand renfort de cris d'oiseaux,
De verdoyance et de bleu

La falaise, fraîchement repeinte de sève,
Desserre son étreinte, répond au carillon
Le rouge, aux joues se ranime
Mon crayon est à bout, mais mon âme a bonne mine
Là-bas, j'ai toujours été là-bas
Les pierres du clocher vibrent à l'appel du bourdon
Pour avoir un là-bas, il faut un ici
Un navire sans port est un éternel naufragé
Mon ailleurs rêvé attendra encore un peu,
Il éclora en son temps, mûri par l'été
Maintenant que le clavier de mon cœur est enfin accordé,
Laissez mon quotidien me bercer encore quelques heures
Et mes rêveries s'abîmer dans une déferlante intérieure
À l'ombre de ces murs où j'ai puisé un élixir inconnu
Ici où j'ai nourri mon être d'éphémère et d'Absolu